

ABONNEMENT.

Ce Journal paraît le JEU-
DI, et l'abonnement com-
mence avec l'année, payable
d'avance, comme suit :

CANADA.....\$2.00
ETATS-UNIS...\$2.20
EUROPE.....\$4.00

Pour ceux qui ne se
conformeront point à
cette règle, l'abonne-
ment est de \$3.00, pay-
able à la fin de l'année.

DIEU.—PATRIE.—FAMILLES.

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la
rédaction ainsi que la cor-
respondance se rattachant
aux abonnements, envoi
d'argent, annonces,
impressions, &c., &c.
doit être adressé à
Mr. l'ADMINISTRA-
TEUR du *Foyer Do-
mestique*, à Ottawa,
franc de port.

LE

FOYER DOMESTIQUE,

Journal Religieux, Littéraire, Historique, Agricole et de Tempérance.

Rédigé par un Comité d'Ecrivains Catholiques.

Littérature.

[Pour le *Foyer Domestique*.]

ESQUISSE DE MŒURS.

SOUVENIRS d'un COLPORTEUR

(RÉCIT FAMILIER.)

(Suite.)

TROISIÈME PARTIE.

I.

Douleurs et inquiétudes.

J'ÉTAIS de retour à Québec
depuis huit jours.

Ces huit jours, je les
portai, parceque d'abord
la Providence le voulut, et
puis, parceque c'était un
devoir.

Je me résignai ; mais ce
fut une bien pénible ré-
signation. Il m'arriva des
pensées horribles de sui-
cide, pensées que je ca-
ressai même, je n'ai pas honte de le
dire, parce qu'il y a certaines heures
dans la vie où le chagrin — un chagrin
bien senti — amène le désespoir ; et le
désespoir est le frère malheureux de la
folie ; et la folie engendre bien des
lâchetés. Le suicide en est une.

J'ai toujours cru qu'on ne pouvait se
suicider sans être fou. L'existence est
quelquefois bien pesante ; mais si

pesante qu'elle soit, quand le moral
n'est pas trop affaibli, on porte le far-
deau, sauf à se courber en deux.

Pour accomplir ces grands efforts, il
faut l'assistance de Dieu.

Et puis, je venais d'avoir les adieux
suprêmes d'une mère chérie, sur son
lit de mort, les adieux d'une sainte,
aujourd'hui au Ciel. J'avais épanché
dans son cœur mes peines et mes dou-
leurs. Elle m'avait montré le Ciel en
me disant : Espère.

A vrai dire, je n'osais plus espérer.
Martial Boily était à la campagne, sur
sa ferme, avec sa fille Rebecca.

Tous les matins je descendais à la
Basse Ville, je parcourais les marchés.
Il y en avait deux à cette époque : un
sur le bord du fleuve et l'autre sur le
carré, vis-à-vis l'Eglise, ou plutôt de
la Chapelle de la Basse Ville.

Dans l'affluence de gens qui appor-
taient des denrées de toute espèce sur
ces marchés, j'espérais rencontrer quel-
qu'un qui m'apportât des informations
quelconques, à moi-même, de se croire
du Pays où étaient toutes mes espéran-
ces, toutes mes amours, ce nouvel Eden
qu'habitait Rébecca, cette chère enfant
de mes plus beau rêves de bonheur,
qui, peut-être, me disais-je, ne pense
plus à moi et m'a oublié.

Il devait se passer quelque chose
d'extraordinaire à la ferme de Martial
Boily. Autrement je ne me serais pas
expliqué son absence lors des funé-
railles de ma pauvre mère qu'il aimait.

Toute ma famille, mon père, surtout,
qui avait pour Boily une amitié pro-
fonde et sincère, avait été désolée de
cette absence.

Plus d'une fois je voulus me rendre
à la ferme ; mais les convenances so-
ciales ont parfois de déplorables rigueurs